

LA FEMME QUI VIT AVEC MOI

Natalie Barney a écrit ce texte en anglais, *The Woman who lives with me*, et l'a fait imprimer à deux exemplaires. Un pour elle et un autre pour celle qui l'inspira.

I

Elle me vint parce que sa vie s'était brisée, et que plus rien ne lui importait.

On m'avait dit qu'elle était malheureuse ; elle ne me dit rien, elle se contenta de rire.

Je la compris parce qu'elle était belle, et parce que je comprends toujours la beauté.

Je lui parlai de sa beauté et de ma compréhension ; elle écouta, et parfois répondit.

Peut-être lui ai-je dit que je l'aimais. Je ne m'en souviens pas, je dis ces mots légèrement : pour moi, ils ne sont dépositaires d'aucun sens.

Je pense qu'elle le comprit ; cela m'ennuya quelque peu et plus encore me mit à l'aise.

Qu'elle se souciât peu de moi me satisfaisait, cela me laissait le loisir de m'en soucier davantage ; eût-elle remarqué ce trait en moi que cela m'eût déplu – il m'eût fallu me sentir responsable de mes sentiments. Cette responsabilité que je hais, elle l'aime. Elle a deux enfants. Ils ne lui ressemblent guère ; ce sont de jeunes garçons, et quasiment tout en elle est femme. Et, je le suppose, mère, encore que je ne pense jamais à elle en ces termes ; peut-être le devrais-je, les femmes sont en général des mères exquisés, même pour qui n'est pas leur enfant. J'aime ses enfants pour autant qu'ils lui ressemblent, ou chaque fois qu'ils se conduisent comme des petites filles. Cela arrive souvent, car ils sont d'une nature sensible et fantasque, et presque tout les effraie. Eux ne savent pas pourquoi, elle si – et là est leur plus profonde différence.

II

Si elle a souffert plus qu'elle ne l'a jamais dit à quiconque, cela demeure reclus dans ses silences, dans sa voix, dans son rire et dans sa beauté.

Je déteste toute beauté qui se clame sur le mode majeur, c'est insolent, tonitruant, cela vous braille au visage ; sa beauté à elle est toujours

présente, mais comme un sphinx elle attend qu'on l'appelle à s'émouvoir. Je ne désire pas percer son secret. Il me suffit qu'il puisse y en avoir un.

III

Je ne suis pas curieuse, elle non plus ; nous ne parlons jamais du passé ni ne souhaitons lire nos lettres respectives – celles que chacune de nous envoie aux autres. Notre présent se suffit à soi-même ; il est en lui-même plénitude. A certains moments d'humeur, je prétends être jalouse, ce qui est stupide car elle n'a nul amour, et elle sait que je le sais.

Si quelque jour il lui advient d'aimer, il est possible que je la perde. Serais-je pour autant jalouse ?

IV

Un temps elle fut ma maîtresse, car elle n'en faisait pas un tel cas que cela valût de résister, mais elle ne s'est jamais donnée à moi. Peut-être ne se donnera-t-elle jamais à quiconque. Peut-être est-elle trop illimitée pour être possédée. Je crains qu'il n'en soit ainsi, et parfois je l'espère.

Je reste étendue près d'elle de longues heures du jour ou de la nuit, mais je n'ose jamais baiser ses lèvres et jamais elle ne me prend contre son cœur. Pourtant, je suppose qu'on peut dire de moi que je suis son amant, et d'elle qu'elle vit avec moi. Elle-même le dit, pour m'en convaincre ou pour se convaincre qu'il s'agit là d'une vérité : il est des vérités qui ont du mal à devenir réalité. Je voudrais qu'elle apprît à me mentir : les choses, s'allégeant de leur poids de réel, en acquerraient plus de facilité.

Si elle me mentait, je l'oublierais. J'ai presque tout oublié... J'ai aimé bien des femmes, du moins il me faut le croire : elles me l'écrivent ou me le disent parfois, et aussi que mon amour leur manque. Le leur ne me manque pas, je n'aime que l'amour que je donne. Lui m'importe, car il est mien. L'amour que les autres vous portent n'est jamais totalement votre bien, ou pour un si bref moment. Je l'ai parfois désiré pourtant et ne l'ai pas trouvé, surtout dans l'extrême proximité.

J'aime l'amour de qui demeure à quelque distance, il devient ce que j'en veux croire.

J'aime l'amour de la femme avec qui je vis : il est toujours à distance.

V

Entre nous, aucune scène : nous ne nous soucions pas des mêmes choses.

De temps à autre, elle joue pour moi (elle s'absorbe dans l'écoute de la musique ; moi, dans l'expression de son regard). Nous y prenons plaisir toutes deux – cela, nous l'avons en commun, comme nous est commun ce dont nous rions ; et c'est assez. Pour tout le reste, on peut être seule ; c'est mieux ainsi – et pourtant !

VI

Elle est sur le point de partir. Je lui ai demandé pourquoi. C'est parce qu'elle est en train de s'attacher à moi et que je pourrais lui manquer quand je m'éloignerai d'elle.

Car je m'éloignerai d'elle : je m'éloigne toujours de ce que j'aime comme de ce que j'ai cessé d'aimer bien – le premier cas m'étant le plus aisé. La joie s'y mêle au regret. Dans le second, il n'y a que la nostalgie d'une habitude.

L'habitude lui est plaisante pour les raisons mêmes qui font qu'elle me déplaît. De nous deux, elle pourrait être la plus âgée : son souci premier est d'éviter la souffrance. Pour moi, la souffrance est encore souffle de vie, inspiration. Je la préfère infiniment à la morne usure du chagrin.

VII

Il est possible qu'elle retourne auprès de son mari, parce qu'il est la plus puissante habitude de sa vie. Je ne lui envie pas ce privilège, bien que je désire qu'elle soit ma femme.

Je lui ai demandé de m'épouser et, par plaisanterie, elle me l'a demandé aussi. Si elle y consentait, ce serait simplement une manière de se débarrasser de moi. Qu'elle accepte signifierait que quiconque peut désormais devenir son amant. Même son mari. Je ne le supporterais pas. Ce n'est pas une grâce singulière que d'être demandée en mariage. Je l'ai proposé à bien des femmes et bien des femmes ont accepté. Il est plus facile

d'aimer violemment que d'aimer bien continûment. A la fois j'aime et j'apprécie la femme qui vit avec moi.

Je l'aime passionnément pour le plaisir que me donne cet amour. Mon amour est égoïste, impérial, démiurgique. Il est d'une somptueuse théâtralité. Il joue des mots avec une éloquence dans la sincérité dont peu sont capables. Il est à la fois pathétique et tendre, persuasif et despotique ; à certains moments, il touche au génie. C'est le plus souvent quand elle dort, mais je suis là, moi, pour entendre et applaudir, et en somme, c'est assez. Je suis ivre, je suis folle, je suis heureuse. Nous serions deux à l'être s'il lui était donné de comprendre et de sentir comme moi, là serait l'unique différence. Comme je l'ai déjà dit, mon amour – celui que je donne – se suffit à lui-même. Je ne désire nul autre don, bien que j'aimerais qu'elle aimât davantage cet amour pour que je puisse plus souvent m'en enivrer, m'en affoler, m'en combler de joie.

VIII

Elle a dit : « La vie ne vaut que par ce qu'autrui en laisse indemne. » Ainsi en va-t-il de l'amour. La seule chose qui lui puisse être impardonnable serait d'abîmer l'amour que je lui voue. Rien d'autre au monde ne m'importe, tant que dure, vivant, cet amour.

J'ai dit que je l'appréciais également. C'est vrai, mais pour l'heure, je n'ai guère le temps de m'y arrêter, je suis trop absorbée à l'aimer, bien que cet autre sentiment existe et existera, durablement. Me soucier ai-je de savoir si je l'estime ou non quand je ne l'aimerai plus ? Il est aussi important d'estimer ce qu'on aime qu'il l'est peu d'aimer ce qu'on estime.

Elle se préoccupe grandement de petites choses, ce qui n'est nullement l'indice d'une nature mesquine mais plutôt d'une sensibilité aiguë. Mais alors je me demande bien pourquoi elle n'est pas amoureuse de moi. Ce m'est un sujet de fréquentes perplexités, et je ne puis y trouver de raison, à moins que le fait en lui-même rédime toute explication !

IX

La nuit dernière, elle m'a dit : « Je ne pourrai jamais supporter de lui revenir maintenant. »

J'espérais avoir deviné ce que cela signifiait, mais je lui demandai : pourquoi ?

« Parce que... » Et elle serra mes mains très fort, et elle les embrassa. Et elle se mit à pleurer.

Traduction de Monique NEMER